Lambert, Kevin. *Querelle de Roberval*. Montréal : Hélotrope, 2018. 288 p.

Après *Tu aimeras ce que tu as tué*, bien reçu par la critique à sa sortie dans les bacs au printemps 2017, Kevin Lambert (1992-), parmi les dix jeunes auteurs à surveiller selon l'émission *Plus on est de fous, plus on lit* (Radio-Canada), frappe fort avec *Querelle de Roberval* (2018), sous-titré « Fiction syndicale ». L'auteur emprunte directement – son titre, mais aussi certains éléments fictionnels – au célèbre *Querelle de Brest* (1947) de Jean Genet et ne s'en cache pas : « Je ne demande pas pardon aux poètes que j'ai pillés », écrit-il dans ses remerciements. Et c'est ainsi tout logiquement qu'après avoir été finaliste du Grand Prix du livre de Montréal début 2019, le second roman du jeune auteur montréalais a même suscité l'intérêt des prix littéraires outre-Atlantique en se plaçant l'été passé dans la première sélection du prix Médicis et finaliste du Prix littéraire du quotidien *Le Monde*.

Cette seconde fiction prend place dans le Saguenay, région natale du jeune doctorant en création littéraire de l'Université de Montréal, natif de Chicoutimi. Sur les bords du lac Saint-Jean, dans la petite commune de Roberval, une scierie subit les aléas de la crise économique et l'effacement du vivre-ensemble en région. Dans la masse informe du piquet de grève, un acteur se détache : Querelle, figure centrale du roman, le petit dernier à être rentré à la scierie, détonne du profil stéréotypé de l'ouvrier en invitant dans son lit les jeunes hommes de Roberval et d'ailleurs les soirs et les fins de semaines. Dans un milieu cruellement viril et hétéronormatif, Querelle, personnage ambivalent, lutte autant pour se forger une image de dur et trouver sa place qu'il ne prend plaisir à multiplier les conquêtes sans lendemain, au point de se forger une solide réputation : Querelle est un bon coup et fait des réseaux sociaux son terrain de chasse.

À l'apparente unité du mouvement gréviste se substituent au fil des pages les revendications plus personnelles des employés, jusqu'au moment où la violence traverse ce roman populaire de part en part dans un dernier élan dramatique. L'écriture crue de Lambert déstabilise et malmène son lecteur avec brio, dans des scènes de sexe d'une liberté absolue autant que dans les bagarres des syndicalistes qui marquent le quotidien de la scierie. Une lecture qui ne peut laisser son lectorat indifférent.

Julien Defraeye